

www.e-rara.ch

Traité de grandes opérations militaires ou relation critique et comparative des campagnes de Frédéric et de l'empereur Napoléon

Jomini, Antoine Henri de

Paris, 1810

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 2932

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-16694>

Chapitre VI. Opérations en Italie et aux Pyrénées.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

CHAPITRE VI.

Opérations en Italie et aux Pyrénées.

L n'entre pas plus dans mon plan, d'écrire ce qui se passa sur ces deux lignes, en 1794, que je ne l'ai fait pour les campagnes précédentes. C'était deux accessoires, importans à la vérité, mais qui pour cela ne cessaient pas d'être des accessoires. L'auteur d'un ouvrage qui a décrit les événemens de cette année, de la manière la plus extraordinaire, a prétendu que les opérations de l'armée d'Italie en 1794, avaient été plus décisives encore que celles de Flandre. Je laisse au lecteur éclairé à juger ce raisonnement.

L'armée Sarde n'était pas de 40 mille hommes, et elle avait à fournir beaucoup de garnisons. Les Autrichiens lui donnèrent un corps auxiliaire dont la force n'excédait pas 20 mille combattans.

De part et d'autre on avait aussi voulu agrandir l'échelle des combinaisons sur cette ligne. Les Sardes tenaient, par une longue chaîne de postes, toute la frontière depuis le St. Bernard

et la limite neutre de la Suisse, jusqu'au Pô; depuis ce fleuve jusqu'à la mer, les postes étaient continués et occupés par l'armée combinée Austro-Sarde. Eugène et Catinat crurent mieux faire en restant concentrés sur le seul point le plus important de cette ligne, l'expérience, et les principes ont prouvé qu'ils avaient raison.

Les Français avaient une armée des Alpes qui tenait depuis les frontières du Valais jusqu'au mont Genièvre. L'armée d'Italie tenait depuis ce point jusqu'au golfe de Gènes.

Toute cette campagne n'offrit qu'une série d'affaires isolées, qui ne pouvaient réussir que par le singulier système du jour. On a prétendu que les Français voulurent occuper Oneille pour couper les communications du roi de Sardaigne avec les Anglais; comme si à cette époque les alliés eussent manqué de ports sur la Méditerranée ou sur l'Adriatique. Ce prétexte démontre assez quels étaient les motifs étonnans que l'on donnait aux plans d'opérations. Dans le fait, on porta sur Oneille des forces qui eussent pu déboucher plus avantageusement par le centre, pour chercher à rejeter les corps autrichiens sur la mer.

Voici au reste le récit de ce mouvement auquel on a attribué beaucoup trop d'importance.

Après avoir adressé aux Génois une proclamation, tendant à les rassurer sur le passage que l'on devait effectuer au travers de leur territoire, le général Dumberbion fit emporter le 6 avril le camp de Fougasse, entre la Boulène et Molineto, par le général Bizannet. Le lendemain 7 avril, le général Macquart força tous les postes aux environs de Breglio. Le 9, le général Colli repoussa cette colonne à Calla-Ardente et Tunara.


Tandis que les alliés étaient ainsi contenus du côté de Saorgio, le reste de l'armée d'Italie marchait le 8 avril sur Oneille. Les Piémontais avaient occupé et fortifié les hauteurs de S^{te}. Agathe en avant de cette ville; mais les troupes françaises trainèrent des canons sur les montagnes, gravirent les hauteurs de S^{te}. Agathe et enlevèrent ce poste avec tant de rapidité que les troupes sardes évacuèrent Oneille, et se retirèrent en désordre dans les gorges des Appenins. La prise d'Oneille augmenta l'espèce de stupeur qui s'était emparée de la cour de Turin; elle alla, dit-on, jusqu'au projet de sortir du Piémont.

Cependant la prise de cette petite ville maritime n'aurait eu aucune importance, si elle n'eût été suivie de succès plus décisifs. Le général Massena, après s'être rendu maître de Loano, s'était porté le 16 avril à Ponte di Nava sur le

Tanaro. Ce point était défendu par la brigade autrichienne du général Argenteau qui fut attaquée avec vivacité et culbutée sur Ormea, où les Français entrèrent le 17. Argenteau se retira sur Ceva: le petit fort d'Ormea capitula à la première sommation, et la garnison, composée de quatre cents Autrichiens, fut prisonnière de guerre. En se décidant à attaquer Oneille, on avait arrêté de mettre en mouvement, dans le même instant, toute la ligne des troupes qui bordaient les Alpes depuis le Fausigni jusqu'au comté de Nice (1). En conséquence la gauche de cette ligne, aux ordres du général Bagdelonne, après avoir bivouaqué deux jours, sur les plus hautes montagnes, attaqua le 24 avril, par leur droite et par leur gauche, les trois fortes redoutes du mont Valaisan, au-dessus de Sext. Après avoir marché dix lieues dans la neige sur la crête des montagnes, les Français emportèrent ces retranchemens; l'artillerie qu'on y prit fut dirigée sur la redoute de la chapelle du petit St. Bernard, que l'ennemi évacua bientôt. Il en arriva de même trois jours après (27 avril) au poste important de la Thuile, au-dessus du mont

(1) La ligne était longue, les combinaisons étaient par conséquent sur une grande échelle; singulière manière de juger le mérite des opérations de guerre!

Valaisan, et aux redoutes du lac Ardent, de Sext et de la Briga. Les Piémontais prirent la fuite de toutes parts, et se retirèrent précipitamment sur la ville d'Aoste, au bord de la Doria.



L'armée d'Italie poursuivait en attendant ses premiers succès; une colonne de dix mille hommes, après s'être emparée de Lantosca et de Belvedere sur la Vesubia, menaçait le camp de Rans et les postes voisins. D'un autre côté les Français s'étendaient dans les états du roi de Sardaigne sur la frontière de Gènes. Le 29 avril les forts de Saorgio, Rocabilière et St. Martin furent pris; les ennemis avaient été ainsi forcés d'abandonner leur camp de Rans et celui de la Fourca, entre les monts Fougasse et de Laution. Le général Serrurier s'était alors porté en avant dans la vallée de Boreon, aux sources de la Salaize et de la Rouine. Partout les Piémontais avaient été complètement battus, on leur avait pris plus de soixante pièces de canon, une grande quantité de munitions, et environ deux mille prisonniers parmi lesquels se trouvaient quelques officiers de marque.

Forcés ainsi sur les points principaux de leur longue chaîne, les Piémontais voyaient leur système de défense détruit, toutes leurs forces

étaient isolées. Jamais événement ne prouva mieux que celui la, le ridicule du système des cordons dans des postes fixes, puisque les positions difficiles des Alpes ne purent pas même sauver le cordon des coalisés.

Cependant le but de l'armée d'Italie n'était pas encore rempli, les généraux Marquart et Massena attaquèrent le 8 mai, les Piémontais, postés sur les hauteurs qui dominaient l'embranchement du chemin de la Briga avec celui de Tende, où ils semblaient vouloir tenir pour intercepter la communication des armées françaises. En vain les ennemis, au nombre de plus de huit mille hommes, voulurent ils opposer de la résistance: attaqués par trois colonnes, ils furent complètement battus et poussés jusqu'au delà du village de Tende.

Le centre de la ligne des Français n'avait pas pris jusqu'alors une part très active aux opérations, mais à l'époque du 8 mai il dut aussi remplir sa tâche, en attaquant le mont Cenis défendu par une division de troupes sardes.

Pour faciliter cette expédition une brigade de trois mille hommes assemblée à Briançon, après s'être emparée de Pras, du fort Mirabouc et de quelques autres postes, se porta dans les vallées de Bardouche et de Sezanne, s'empara d'Oulx, occupa Fenestrelles et s'avança presque sous le canon d'Exiles.

En même temps, une division de l'armée des Alpes marcha par la Maurienne sur Lans-le-Bourg, et gravit le mont Cenis. Une petite colonne s'empara à la droite de cette montagne des redoutes de Rivets et de la Ramasse, dont elle dirigea l'artillerie contre les Sardes. Une seconde colonne sous les ordres du général Bagdelonne, avait tourné l'ennemi pendant l'attaque de la première, et forcé les Piémontais à abandonner près de 20 pièces de canon.

Tandis que le mont Cenis était enlevé vers le centre, la droite de l'armée des Alpes, pénétrait en Piémont par le col de l'Argentière en avant de Barcelonette, s'emparait de la vallée de Sture et du poste des Barricades, entre Pont-Bernard et Brezca, sur le chemin de Coni, ce qui mettait à même d'établir bientôt la communication avec l'armée d'Italie, qui, dans cet intervalle, avait continué de profiter de ses premiers avantages.

Une série d'autres petits combats eut lieu, nous nous dispenserons de les rapporter, on se disputait, par divisions, la possession de quelques villages, et ces petites entreprises suffirent pour prouver qu'il n'y avait point de grandes combinaisons dans la direction générale des opérations.

Vers le milieu de septembre, un corps autrichien aux ordres du général Wallis, occupant une position entre Finale et Aquis, avait poussé ses avant-postes sur le territoire de Gènes, et menaçait de s'emparer de Savonne. Le général Dumerbion résolut de l'attaquer : le général Colloredo était à Carcare, Argenteau à Mondovi ; une 3^e. division de réserve appuyait ces deux corps qui avaient encore des détachemens à droite et à gauche. Les Français attaquèrent le 19 septembre sur tout le front, en se bornant néanmoins à inquiéter Argenteau pour diriger leurs plus grandes forces sur la division de Colloredo, qui fut délogée des villages de Molare et de Pradere, débordée par sa droite et forcée d'abandonner, le 20, le plateau de Carcare ; elle fila pendant la nuit du 20 au 21 sur Dego, où elle joignit la réserve de Wallis. Le général Dumerbion suivit les Autrichiens sur Cairo, et atteignit le gros du corps à 2 heures au moment où ils étaient occupés à se retirer. Quoique le jour fut très-avancé le général Dumerbion attaqua les positions qui couvraient leur retraite et les en chassa avec perte de mille hommes tués, blessés, ou prisonniers. Wallis prit alors position à Aquis et les Français ne le suivirent point.

Après cette affaire de Cairo, dont les généraux français ne tirèrent aucun fruit, on a prétendu qu'ils avaient résolu d'éviter les obstacles que présentaient les places du Piémont, de suivre les bords de la Mer sur le chemin appelé la Côte du Ponent, d'occuper le marquisat de Final et de pénétrer par le Montferrat dans le coeur des états du roi de Sardaigne. Si ce projet a existé, il ne fut pas exécuté, soit qu'on ait rencontré trop d'obstacles par le chemin de la corniche, soit que les renforts reçus par les Autrichiens, eussent mis, pour cette année, un terme aux entreprises; il ne se passa plus rien qui mérite d'être cité.

Je ne ferai aucune observation sur ces opérations; on a assez vu que le système des deux partis fut également singulier. La campagne de 1800, a prouvé ce qu'auraient pu faire les armées des Alpes et d'Italie réunies, si elles avaient marché en masse par leur centre, ou par leur gauche, au lieu de faire des attaques morcelées sur toute la ligne. Soixante mille hommes débouchant d'Aoste ou de Suze, sur Turin, eussent bientôt décidé la campagne. Les armées françaises eurent l'avantage de s'emparer des sommités principales et des débouchés qui versent sur l'Italie; mais on ne retrouve dans les opérations des deux partis aucune trace

d'un plan vastement combiné, ayant pour but de détruire les corps organisés qui décident de tout. On se borna à enlever des postes comme dans les années précédentes, et c'est le genre de guerre que l'on fit jusqu'à ce que l'EMPEREUR NAPOLÉON, débouchant un an après de ces mêmes montagnes, apprit à l'Europe qu'il existait un autre art de la guerre, que celui de ces tristes accessoires pour lesquels on avait fait couler le sang de tant de braves.

Le grand homme démontra, par ses triomphes étonnans, que les généraux qui avaient cru agrandir l'échelle des combinaisons s'étaient grossièrement trompés; il prouva que les principes sont de tous les siècles, et qu'ils triompheront de tous les novateurs, comme de tous les systèmes qui leur seraient opposés. Napoléon vainquit à Millesimo, à Lonado, Castiglione, sans avoir des fronts de quarante lieues, et parce que ses adversaires commirent au contraire cette faute.

Opérations aux Pyrénées.

Je présente ces opérations seulement comme une espèce d'ombre au tableau principal, et pour offrir une espèce d'ensemble, en rappelant qu'à l'époque où les grands intérêts de

l'Europe se décidaient en Flandre, les forces espagnoles et françaises se disputaient des vallées, des crêtes et quelques places.

À la fin de la campagne précédente, l'armée des Pyrénées orientales avait été ramenée sous le canon de Perpignan. L'armée espagnole de Catalogne, forte de 35 mille hommes, tenait Bellegarde, Collioure et Port-Vendre sur le territoire français. Le général Dagobert et après lui le général Dugommier, avec une armée d'environ 40 mille hommes, dut reprendre ces places et agir même offensivement contre la Catalogne.

Aux Pyrénées occidentales, le général Cârô commandait les Espagnols et fit une assez belle défensive. Les généraux Muller et Moncey prirent successivement le commandement de l'armée vers St. Jean de Luz : les opérations sur cette ligne furent beaucoup moins importantes qu'en Roussillon.

Le comte de la Union qui avait succédé à Riccardos n'avait hérité ni de sa fortune, ni de la confiance ; il avait une armée fatiguée par les maladies. Dugommier amena aux Français le renfort d'une partie des vainqueurs de Toulon, et résolut d'opérer offensivement.

Afin de parvenir à reprendre les places de Collioure, Port-Vendre et St. Elme, ce général manœuvra pour faire étendre le comte

de la Union par sa gauche, dans la Cerdagne espagnole vers Belver; tandis que les Français, profitant de son erreur, attaquèrent le 30 avril, les retranchemens de Montesquiou et des Albères, les emportèrent, firent 1500 prisonniers et forcèrent ainsi la droite de la position formidable des Espagnols, établie entre Villelongue, le Boulon et Ceret. Ce mouvement était hardi pour ne pas dire téméraire, puisque les Français vinrent ainsi s'établir entre la mer, l'armée espagnole, et les 3 places fortes que l'ennemi occupait. Si le comte de la Union avait été un grand capitaine et qu'au lieu de décamper, il eut rassemblé toutes ses forces pour déboucher par la vallée du Teck sur la Paille et Bruille; il est certain que l'armée française eut été fort embarrassée. Loin de prendre un parti semblable, le général espagnol décampa le 4 may sur la Mouga, abandonnant à leur propres forces, les garnisons des 4 places dont nous avons parlé.

Au milieu de may, le général Augereau remontant la vallée du Teck vers Prat-de-Mollo, traversa les montagnes de St. Laurent, de Cerda, et attaqua les ennemis le 19 vers St. Laurent de la Mouga, où il obtint quelques succès. Alors l'armée française fit le siège de Collioure et de Bellegarde. La première de ces places qui

avait deux fois plus de garnison qu'il ne lui en fallait, capitula le 5 juin, la veille du jour où la flotte espagnole voulait la ravitailler.

Bellegarde tint plus longtemps. Le comte de la Union, voulant tenter de dégager cette place le 13 août, attaqua le général Augereau à Terradas, faisant des démonstrations sur St. Laurent de la Mouga et Reguesens. Ce combat fut vif et la victoire fut due au dévouement des troupes françaises; le général Augereau y fut blessé et Mirabel tué. Bellegarde se rendit enfin à discrétion le 18 septembre.

Trois jours après cette capitulation, les Espagnols qui l'ignoraient sans doute, renouvelèrent leurs efforts pour dégager la place, et les dirigèrent principalement sur la montagne noire, entre la Mouga et Bellegarde; mais ils furent repoussés.

On resta des deux côtés dans l'inaction jusqu'au milieu de novembre. L'armée espagnole forte de quarante mille hommes, tenait une ligne défensive couverte de redoutes, la droite à la mer vers Ilanca, la gauche à St. Laurent de la Mouga, une division vers Puicerda pour couvrir la vallée de la Segre. La position principale présentait ainsi un front de 5 lieues, ce qui, pour des forces si peu considérables, était déjà trop étendu; il est vrai, qu'elle

était couverte de 90 redoutes, établies sur plusieurs lignes de profondeur, et en arrière desquelles se trouvait encore le camp retranché de Lière sur la gauche de Figuières.

Le général Dugommier sentit qu'il s'exposerait trop en voulant attaquer la droite de cette position, puisqu'il aurait fallu longer la mer et s'exposer par-là à une ruine totale en cas de revers. Une semblable manœuvre était d'autant plus dangereuse, dans cette circonstance, que l'emplacement des camps espagnols, leur eût beaucoup facilité le changement de front, qu'ils auraient dû exécuter pour s'établir la droite à Lière, la gauche vers St. Clément, afin de culbuter l'armée française sur Ilanca. Le général Dugommier aurait pu peut-être espérer, que le comte de la Union ne serait pas plus habile à prendre ce parti, qu'il ne l'avait été à l'attaque du camp de Montesquiou le 30 avril; mais c'est toujours mal opérer que de s'exposer à la chance la plus ruineuse, contre tous les principes de la guerre, surtout lorsqu'il y a moyen de placer l'ennemi lui-même dans cette fâcheuse situation.

Le général français jugea donc avec raison qu'il était préférable de chercher à s'établir sur la gauche des Espagnols, et que s'il parvenait à culbuter cette aile, toute la droite était non seulement forcée à se retirer; mais qu'elle pouvait être même fortement compromise.

En conséquence le général Augereau, avec la droite renforcée, attaqua le 17 novembre la gauche de l'ennemi et le culbuta du camp de la Madeleine en descendant la rive droite de la Mouga jusque vers Escaulas et Lière. Le général Perignon, avec le centre, attaqua l'ennemi en avant de Darnias. Le général Sauret, avec la gauche, attaqua les positions formidables d'Espolla, où les Espagnols avaient des forces supérieures qui le repoussèrent et le suivirent même assez vivement. Ce fut dans cet instant que Dugommier fut tué vers le centre par un éclat d'obus. Le général Perignon prit alors le commandement et porta des renforts à l'aile gauche, mais tout ce qu'il put faire fut de s'y maintenir, de même qu'au centre qu'il venait d'affaiblir; la droite aux ordres d'Augereau parvint ainsi seule à s'établir sur le champ de bataille ennemi au camp de la Madeleine. Le 20 novembre, le général Perignon combina une nouvelle attaque sur la même base; Augereau, avec son aile, devait attaquer de concert avec une partie du centre, le camp de Lière et les positions de Pont des Moulins et de Vilarcoli. Le reste du centre, lié avec la gauche, devait renouveler ses tentatives sur Espolla. Ce mouvement de la droite, plus rapproché et mieux soutenu encore que dans la journée du 17, fut

aussi plus décisif. Les Français emportèrent le camp de Lière et les redoutes voisines; les Espagnols furent hachés dans leurs retranchemens; ce qui put échapper se sauva en désordre dans Figuières. Après trois heures de combat les ouvrages de Las-del-Roure, Vilarcoli et Pont des Moulins, furent aussi enlevés. Le comte de la Union perdit la vie en voulant rallier ses troupes.

La gauche des Français, après un combat plus long, informée des succès remportés par la droite, et éprouvant par conséquent moins d'obstacles de la part de l'ennemi parvint à occuper St. Clément et Espolla. Le centre des Espagnols étant alors compromis vers Vilarnadal, voulut se retirer; mais la colonne française qui se trouvait à Pont des Moulins, l'ayant battu avec son artillerie, la déroute s'y introduisit et chacun se sauva comme il put sur Peralda et delà sur la Fluvia, où l'on eut bien de la peine à le rassembler. Augereau fit investir à l'instant même Figuières, dont la garnison avait été en partie retirée pour renforcer le camp de Lière; la ville se trouvait par contre remplie de 7 à 8000 fuyards de tous les corps, sans discipline et sans chefs. Ces débris refusèrent même de faire le service, et le commandant rendit six jours après, une des plus belles places de l'Europe. Cette affaire couta plus de 15 mille hommes

à l'armée espagnole. Tel fut le brillant résultat d'un mouvement bien combiné sur le point décisif de la ligne ennemie, et qui serait devenu bien plus important encore, si, au lieu de débusquer les Espagnols de St. Clément et Espolla, la gauche s'était liée vers Vilarnadal avec les troupes qui longeaient la Mouga. La totalité des forces françaises, victorieuse de la gauche et d'une partie du centre des Espagnols, aurait prévenu à Peralda leur droite qui serait restée en l'air à St. Clément et Espolla, sans aucun espoir de retraite. On ne pouvait avoir aucun motif d'exposer le général Sauret vers ce dernier point, pour en chasser l'ennemi, qu'il eût beaucoup mieux convenu d'y laisser; car si le centre des Espagnols, de concert avec leur droite, avait su manœuvrer vivement contre ce général, les Français auraient pu se repentir de l'avoir isolé du point principal, contre toutes les règles et contre leurs véritables intérêts.

La campagne fut terminée par le siège de Roses, qui ne se rendit que le 4 janvier; le général espagnol Urrutia ne put y mettre aucun obstacle, il eut même assez de peine à réorganiser une armée.

Pyénées occidentales.

Comme nous l'avons déjà dit, les opérations sur cette ligne furent moins importantes que dans la Catalogne. L'armée française défendait son territoire. Le 5 février, les Espagnols l'attaquèrent avec quelques succès et ne surent pas profiter de cet avantage.

Les affaires se bornèrent à des chicanes de postes jusqu'au commencement de juin. À cette époque les Français voulant rivaliser les succès remportés par leurs autres armées, combinèrent l'envahissement de la petite vallée de Bastan. Une série d'escarmouches dans les gorges en ouvrit l'entrée; cela ne procura que la possession de quelques redoutes et des hommes tués. Les Espagnols voulurent s'en venger en portant le 16 juin une colonne isolée d'environ 8 mille hommes sur Urugne où elle fut mal reçue. Toutes ces entreprises partielles n'étaient dans le fait qu'une guerre d'écoliers.

Vers le 20—24 juillet, les Français ayant reçu quelques renforts, résolurent de chercher à enlever le corps qui avait repris la garde de la vallée de Bastan et qui était un peu en l'air. Trois colonnes furent formées à ce dessein; néanmoins l'entreprise ne réussit qu'à demi et l'ennemi parvint à se retirer. En même temps le

général Fregeville poussa, avec la droite, le long de la mer de Biscaye sur Fontarabie et St. Sebastien, où il fit 1700 prisonniers sans coup férir (du 2 au 4 août). Il se porta ensuite sur Toloza.

Le général Muller quitta l'armée au commencement de septembre, et Moncey en prit le commandement. Les Français, ayant été renforcés peu de jours après par 15 bataillons, résolurent alors de faire une tentative contre l'ennemi, dont la ligne était morcelée. Douze mille hommes gardaient la vallée de Roncevaux, deux mille étaient à Lecumbery, 4 mille à Lans et 4 mille à Deva. On chercha à tourner et couper d'abord le corps principal, mais cette tentative fut formée par plusieurs colonnes parties de points trop divergens, l'une partit de Elissondo dans la vallée de Bastan, la 2^e. de St. Jean-pied-de-port, la 3^e. de Tardets aux sources de la Nive, par Laraun et Otchagavia; elles devaient se réunir, par une marche circulaire, vers Burguet et Viscaret.

Ce projet décousu ne pouvait guères réussir, surtout dans un pays semblable; une colonne arriva trop tard, et les Espagnols eurent le temps de se retirer; toute cette affaire aboutit à détruire les fonderies d'Engui et Orbaicet. Si les Français avaient su mettre en action leurs

66 bataillons, contre les petits corps morcelés de l'ennemi, il est certain qu'ils auraient pu en enlever un et pénétrer sur Pampelune pour hiverner dans la Navarre: on s'amusa au contraire à faire *la petite guerre* dans toute la force du terme. On se battit encore pour des tristes chicanes de postes, le 24 novembre dans la vallée d'Olaue et Saurauren, où l'on aurait dû agir en forces dès le commencement. Enfin l'apreté de la saison décida le général Moncey à revenir vers Tolosa, et sur la vallée de Bastan pour donner un peu de repos aux troupes.

Quelques mois après on s'étendit encore une fois, par la droite, le long de la mer, et on poussa jusqu'à Bilbao; lorsque les négociations entamées à Bâle, vinrent suspendre les hostilités et mirent entièrement fin à cette guerre au mois de juillet suivant.

On a vu par cet apperçu que rien ne ressembla moins à des grandes opérations militaires, que les singulières combinaisons de cette campagne. Elle fut beaucoup moins bien conduite que celle des Pyrénées orientales; quoiqu'on eut des moyens supérieurs, un ennemi moins nombreux à combattre et un ennemi qui se divisait beaucoup plus qu'il ne le faisait en Catalogne. L'idée de courir le long de la mer de Biscaye, avec l'aile droite de

l'armée, tandis qu'on laissait la gauche devant la plus grande partie des forces espagnoles rassemblées vers Roncevaux; était aussi dangereuse que contraire aux règles de la guerre; on l'a attribuée aux députés de la convention qui ne firent pas moins de mal aux Pyrénées, que sur les rives de la Sambre.

La paix de Bâle en mettant fin à ces scènes accessoires, ne débarrassa pas seulement la France d'un ennemi, mais elle lui donna encore les moyens de porter une partie des armées des Pyrénées, en Italie, où elles ne tardèrent pas à s'immortaliser sous la conduite de Napoléon, en remportant des succès plus glorieux et plus décisifs.

Il est temps de terminer ce tableau des événemens de la campagne trop célèbre de 1794. Je ne dirai plus rien des troubles de l'intérieur; la grande Vendée était finie; Charette et la Chouannerie étaient une playe profonde pour la nation, mais ils ne pouvaient plus faire des conquêtes, ni donner des doutes sur l'existence d'un gouvernement qui venait de triompher des efforts de l'Europe, et qui commençait à s'assurer une consistance, en faisant des paix séparées.
